

RÉTROSPECTIVE DES CONFÉRENCES DE L'ANNÉE AU TRAVERS DE MES NOTES

Jeannine TILLON

Dans la continuité des précédents bulletins, et à la demande générale je mets à nouveau à votre disposition la transcription de mes notes prises lors des conférences données salle Agricola au cours de nos réunions mensuelles pour l'exercice 2015-2016.

Je précise encore qu'il s'agit de mes notes, c'est-à-dire la retranscription de ce que j'ai écouté, compris, enregistré, retenu et couché sur le papier. Le contenu de la conférence s'en trouve bien évidemment tronqué, il est certain que pendant que j'écris le conférencier ne s'arrête pas ! Je note ce qui me semble opportun, mais ce n'est peut-être pas ce que l'orateur jugeait important à retenir ! J'espère que nos conférenciers ne m'en tiendront pas rigueur ! J'en prends le risque, ainsi que celui de faire quelques erreurs peut-être, mais mon but étant de garder quelques traces des conférences qui nous sont aimablement proposées tout au long de l'année, je persiste donc !

Cette année nous avons eu :

- Jeudi 1^{er} octobre 2015 : *La toponymie de l'Estérel* par Gérard TAUTIL
- Jeudi 5 novembre 2015 : *La Missiri, mosquée ou Tatta* par Philippe CANTAREL
- Jeudi 3 décembre 2015 : *La présence française en Chine* par Bernard HANNOTIN
- Jeudi 7 janvier 2016 : *Les anciens métiers de la forêt* par Raoul DÉCUGIS
- Jeudi 4 février 2016 : Pas de conférence pour cause d'assemblée générale
- Jeudi 3 mars 2016 : *Les oratoires du Var* par Michel CALVANI
- Jeudi 6 avril 2016 : *La nécropole romaine de Saint-Lambert* par Grégory GAUCHER
- Jeudi 19 mai 2016 : Saint-Tropez et sa citadelle, visite commentée par Laurent PAVLIDIS
- Jeudi 2 juin 2016 : *La lumière des vitraux de l'est varois* par Marie-Ève PAYEN

Bonne lecture !

Conférence du 1^{er} octobre 2015 de M. Gérard TAUTIL :

La toponymie de l'Estérel

La toponymie est l'étude des noms de lieux, de leur origine, de leurs rapports avec la langue parlée ou avec les langues disparues...

On peut considérer la toponymie provençale comme un moyen de retrouver les fondamentaux de la culture d'Oc et de sa linguistique, elle est l'exemple d'un patrimoine vivant qui est toujours en train de se transformer.

1- La méthodologie

Trois écueils sont à éviter lorsqu'on se lance dans la toponymie :

- Le piège de « l'officialité cartographique », la toponymie cartographique est un outil à part entière, cependant de très nombreuses erreurs s'y sont glissées souvent à cause d'une transmission par l'oralité. La famille Cassini a dressé les premières cartes de France au XVII^e siècle, aucun d'eux ne parlait l'occitan, le gascon, le basque ou le catalan. Tous

lettrés, italiens d'origine, ils avaient appris le français littéraire, ils se sont attachés à dresser les cartes du royaume en pratiquant une acculturation entre l'acquisition orale d'un nom et ce qu'ils pouvaient en déduire par leur connaissance linguistique du français. Exemples : un aven est transcrit sur une carte la Ven, Siou blanc inscrit sur la carte viendrait du mot provençal « semble » ou « semble » qui est une partie humide au pied de la colline, ce mot a semble-t-il été mal assimilé par le transcripneur. Le travail des sociolinguistes est donc très compliqué, ils doivent remonter aux racines indoeuropéennes, identifier l'origine du nom pour le comprendre.

- Le « *mille feuilles* » du à la superposition de plusieurs langues. Les toponymistes doivent en tenir compte, depuis les racines indoeuropéennes, les ligures, les étrusques, les celtes, les grecs, les romains par leur présence prolongée dans nos régions ont tous introduit des éléments nouveaux au langage. La construction d'une langue ne peut être dissociée de la domination des peuples qui se sont inter mêlés sur son territoire.
- Eviter « *le toponymiste solitaire* », le toponymiste doit absolument travailler en équipe. Une équipe qui prend le temps d'aller sur le terrain, pour rencontrer les habitants, comprendre les us et coutumes, écouter les histoires attachées au lieu, faire donc une véritable micro-socio-toponymie, rassembler ensuite les données recueillies, les analyser, les comparer à d'autres, et réfléchir pour comprendre d'où vient le nom attaché à un lieu, et en trouver sa racine.

2- La toponymie de l'Estérel

Dans l'Estérel, zone au relief très marqué, aux roches colorées, bordée par l'Argens et la mer, les noms de lieux sont essentiellement des oronymes (relatifs au relief) et des hydronymes (relatifs à l'eau). De plus, la région a connu une transformation sociale dans la toponymie, qu'on appellera dans le jargon, « une cotazurisation » avec perte des noms authentiques pour cause de changement de fonction des lieux.

Ainsi, dans l'Estérel, de nombreux noms de lieux vont avoir pour racine un mot qui désigne une élévation mais, selon la forme de l'élévation, la roche apparente ou non, la végétation, l'orientation, la proximité de la mer, ce mot aura une racine indoeuropéenne certes toujours en rapport avec l'orogénèse mais elle sera descriptive donc différente d'une élévation à l'autre ; si on y ajoute les apports successifs linguistiques qui ont transformé ce mot originel, nous aurons toute une série de noms différents à partir d'une même racine qui peut n'être visible dans le mot que par une lettre ou deux, et des noms différents pour désigner presque les mêmes choses. Il est alors bien difficile de retrouver cette racine, c'est le rôle des toponymistes. Il en est de même pour les mots d'origine hydrologique ou sociologique.

Un dictionnaire de la toponymie de l'Estérel est en préparation.

Conférence du 5 novembre 2015 de M. Philippe CANTAREL :

La Missiri, mosquée ou Tatta ?

Quartier de Caïs à Fréjus une bien étrange construction attire l'œil et interpelle le curieux : la Missiri. La conférence est illustrée par un diaporama.

« Missiri » veut dire mosquée, c'est donc un pléonasm de parler de la mosquée Missiri, mais cette construction est-elle réellement une mosquée ? Il y a 100 ans environ, un bataillon dit le bataillon des « tirailleurs sénégalais », a été créé, il rassemblait tous les soldats de couleur noire venus des colonies, ce bataillon a été dissout en 1960. L'hiver 1916, les tirailleurs sénégalais impliqués dans le conflit contre l'Allemagne, rejoignaient les camps du sud-est de la France pour une acclimatation progressive aux rigueurs du climat. A Fréjus, l'atout de la gare, proche

des espaces possibles pour rassembler une grande quantité de soldats, faisait de la ville un lieu privilégié, de nombreux camps y furent installés et y restèrent plusieurs années.

Le fils du roi du Soudan, le capitaine Ab Del Kader Ba Den Ba, servant dans le bataillon des tirailleurs sénégalais, demanda la construction d'une mosquée pour ses soldats déracinés. Le colonel Lame, commandant des armées de Fréjus appuya cette initiative, indiquant même le lieu le plus propice à cette construction, dans le quartier de Caïs, juste en face des bureaux de garnison du Camp Robert, sur un espace dénudé de l'autre côté de la route de Bagnols-en-forêt. En 1928 une construction est décidée, elle devait donner l'impression à ces soldats de retrouver un peu le décor de leur pays ; pour cela il fallait de hauts murs de manière à répercuter le tam-tam, et sur un espace assez large un semblant de village, un monticule figurant une haute termitière complétant l'illusion d'être en Afrique. Les constructeurs prirent pour modèle la grande mosquée de Djéné au Mali, construite en 1930, mosquée très particulière faite en « banco » avec des intrusions de bois de manière à prévenir la dilatation des matériaux, phénomène important sous le climat de ce pays. La Missiri, elle, sera construite en béton armé et les intrusions de bois, factices, en béton aussi.

De mosquée elle n'en a pas l'allure. Une mosquée possède un minaret et un « mihrab » tourné vers la Mecque, rien de semblable pour la Missiri. Mosquée veut dire « poser le front au sol » ; derrière les hauts murs, aucune salle propice à un rassemblement de fidèles agenouillés sur un tapis front au sol ne s'y trouve. Toute mosquée possède un point d'eau pour les ablutions avant la prière, pas de point d'eau aux alentours de la Missiri. En revanche, lors de l'exposition coloniale de 1931, le pavillon de l'AOF portait le nom de « Tatta » et ressemblait fortement à notre Missiri. Un Tatta est une fortification, un petit fortin, voir même juste un mur d'enceinte. Un Tatta se trouve à Chasseley dans la région de Lyon, il entoure un cimetière de soldats sénégalais.

Tous ces arguments ne plaident pas en faveur d'une mosquée pour notre Missiri mais plutôt pour une simple construction de décor qui se voulait rassurante pour ces soldats déracinés. Depuis 1987, la Missiri est classée au patrimoine des monuments historiques.

Conférence du 3 décembre 2015 de M. Bernard HANNOTIN:

La présence française en Chine

L'idée d'une conférence sur la présence française en Chine est venue à l'auteur l'an dernier lors du 50^e anniversaire de la formation de la République chinoise.

La conférence s'appuie sur un diaporama, et la projection d'extraits du film Les 55 jours de Pékin.

Le premier Occidental à venir aux confins de la Chine a été Alexandre Le Grand, ce fut le premier apport d'influence externe sur la culture chinoise. Au XIV^e siècle, c'est le Vénitien Marco Polo qui est allé commercer avec les Chinois, puis les Portugais, mais eux ne pénétrèrent jamais à l'intérieur du pays. La véritable première présence hors liens commerciaux fut celle du jésuite italien Matteo Ricci, admiré par les Chinois pour son savoir ; il va ouvrir un dialogue culturel entre ce pays et l'Occident. Par la suite, Louis XIV envoie cinq jésuites, des savants qui avaient à remplir trois missions : échange scientifique, évangélisation et faire valoir la puissance de la France, en retour une chapelle catholique est construite au nord de Pékin. Plus tard, une trentaine de jésuites viennent s'installer en Chine, puis d'autres chrétiens, dominicains, franciscains... Des dissensions apparaissent alors, jusqu'à ce que le christianisme soit proscrit par l'empereur.

Le sujet chinois est imperméable aux pensées occidentales, il les écoute mais ne les adopte pas. En revanche le sujet occidental est friand des apports chinois. En 1792 des bains chinois

sont installés à Paris. Des tapisseries sont échangées contre des soies, du thé, des cuirs gravés. Le savoir faire chinois en matière de porcelaine entre dans les fabrications françaises. Des idées nouvelles venues de la Chine vont même bouleverser la pensée française, jusqu'à précipiter la chute de l'Ancien Régime, le dialogue s'amenuise alors. Après la Révolution française, la France s'intéresse à nouveau à la Chine, mais plutôt en conquérant colonial, ce qui ne satisfait pas du tout les autorités chinoises. En 1844 un traité autorise la France à commercer avec la Chine mais seulement dans cinq ports chinois. La France y envoie des missionnaires et des troupes pour protéger ces missionnaires (cet épisode a fait l'objet du film « la canonnière du Yang Se). Toujours sous l'angle commercial, les Français et les Belges construisent des lignes ferroviaires. Mais l'influence de tous ces Occidentaux pèsent sur les autorités chinoises, humiliées de surcroît par la perte de certains territoires annexés par le Japon ; la Chine va mettre un terme au dialogue avec l'Occident, des guerres s'en suivirent et la France se trouva trois fois impliquée dans un conflit contre la Chine. La République populaire de Chine créée en 1949 par Mao Tse Toung s'appuie sur l'URSS et tourne le dos aux Occidentaux. Ce n'est qu'après la mort de Mao, en 1976, que la République populaire de Chine, reconnue par le Général De Gaulle en 1963, s'ouvre à nouveau à l'Occident.

Conférence du 7 janvier 2016 de M. Raoul DÉCUGIS :

Les anciens métiers de la forêt

La conférence s'appuie sur un diaporama fait par l'association « les chemins du Patrimoine », l'orateur concentre sa conférence sur les anciens fours rencontrés dans la forêt. Le diaporama présente des photos et des schémas.

Trois sortes d'anciens fours rencontrés dans nos forêts sont présentées, liées bien entendu au métier correspondant : four à chaux, four à cade et four à poix, quelques mots sont dits sur le métier de charbonnier. Ces quatre activités étaient la plupart du temps pratiquées par des paysans qui installaient des fours sur leurs terres afin de gagner quelques sous de plus.

1- Le four à chaux

Il est connu depuis le premier siècle avant J-C. Le calcaire, carbonate de calcium (de formule CO_3Ca) est transformé en « chaux vive » par la chaleur, la pierre cuite est intacte, blanche et plus légère. La chaux vive mouillée et refroidie est appelée alors « chaux éteinte », elle est broyée et, ainsi transformée, elle est mélangée au sable et donne un liant de qualité pour la construction, mais aussi pour la verrerie et le tannage des peaux.

L'usage des fours à chaux était extrêmement réglementé de manière à ne pas provoquer une véritable déforestation. La demande devait être faite auprès du maire qui la soumettait au préfet, ce qui impliquait environ un délai de 40 à 50 jours avant l'autorisation.

Les membres de l'association « les chemins du patrimoine » ont fait l'expérience de construire et de faire fonctionner un four à chaux : il leur a fallu 6 jours de feu à une température de 1000 degrés pour transformer 10 tonnes de pierres calcaires en 5 tonnes de chaux, l'expérience a monopolisé 32 personnes pendant 8 jours. Les fours à chaux construits en général dans un talus pour permettre de faire le feu au bas du four et charger les pierres par le haut du four étaient circulaires et bâtis en pierres sèches.

2- Le four à cade

Le cade, en Provence, est le nom d'un petit genévrier épineux : le *Juniperus oxycedrus*. Il pousse sur un sol calcaire, sur les versants bien ensoleillés. Depuis l'antiquité les bergers connaissaient les vertus de l'huile de cade. Pour obtenir cette huile ils faisaient tout bonnement chauffer dans une marmite des buchettes de cade ; du bois chauffé sortait une huile qu'ils récupéraient après refroidissement. L'huile de cade soignait les maladies des « pieds du mouton », aseptisait les plaies, séchait les maladies de peau et servait de répulsif pour les insectes piqueurs. On a aussi fabriqué avec le cade des savons et des crèmes.

En 1902, un publiciste américain en voyage à Paris soigne son eczéma avec de la pommade de cade. Il guérit rapidement. Il a alors l'idée d'introduire de l'huile de cade dans le savon pour bébé qu'il produit, et en 1907 il met sur le marché le « savon Cadum » et son « bébé Cadum », mais l'huile de cade, trop forte ne convient pas ; il va la remplacer par de l'huile d'amande douce, tout en conservant le nom de « Cadum » pour son savon.

Le four à cade rencontré dans la forêt se compose d'un foyer dans lequel une jarre en terre renversée était remplie de buchettes de cade, l'huile s'écoulait au fur et à mesure dans un récipient placé sous la jarre. On récoltait en huile environ 10 à 12 % du poids des buchettes sur 24 heures.

Deux fours à cade ont été restaurés par l'association à la Cadière d'Azur.

3- Le four à poix

La poix, matière visqueuse et collante obtenue à partir de la résine du pin, servait dans la marine à calfater les planches de manière à étanchéifier les bateaux. Les exploitants s'appelaient des « péguiers ». Dans un four en forme de large jarre percée à sa base d'un tuyau pour l'évacuation de la résine cuite, le péguier entassait des buchettes de bois de pin qu'il enflammait. La matière issue de cette combustion était une espèce de goudron visqueux qui durcissait très vite, appelé la poix. Par la suite l'utilisation de la résine de pin s'est industrialisée. Le « résinier » prélève la résine en faisant une entaille dans l'arbre, c'est le « gemmage » des pins. Cette résine chauffée à moins de 180 degrés donne par distillation l'essence de térébenthine, le résidu de cette distillation est une pâte colorée, le « colophane », que les musiciens utilisent pour enduire les cordes des violons.

Un double four à poix est visible à Sainte-Anne du Castellet.

4- Les charbonnières

Le conférencier présente une succession de photos retraçant le montage, la cuisson et le démontage d'une « meule » pour la fabrication du charbon de bois. Cette reconstitution retrace à merveille les gestes des charbonniers pratiquant en forêt dans les temps anciens. Mes notes seront donc très succinctes, mais on pourra se reporter à un article de notre Bulletin sur ce sujet¹.

Le charbonnier peut faire du charbon de bois avec des buches provenant d'arbre de toute sorte. La première réglementation est apparue en 1555, et au cours de l'histoire la législation s'est resserrée de plus en plus autour de ce métier afin d'éviter la destruction totale des espaces boisés, jusqu'à faire disparaître le métier en forêt.

Conférence du 3 mars 2016 de M. Michel CALVANI :

Les oratoires du Var

La conférence est illustrée par un diaporama intitulé « prière de la pierre », élaboré par l'association « les amis des oratoires ».

Les oratoires peuvent se trouver aussi bien dans les lieux les plus communs que dans les lieux les plus inattendus. Les premiers ont souvent été placés sur des espaces de rites païens, puis au hasard de l'histoire. Mais l'oratoire, ex-voto pour remercier Dieu ou protecteur contre un cataclysme éventuel quel qu'il soit, est toujours posé bien en vue, le long d'un chemin, sur un portail, à la cime d'une montagne, au milieu d'un champ... On dit de l'oratoire : « c'est un lieu de prière permanente », ou encore « un point de rencontre entre la foi et le tout public ». Les oratoires ont des légendes, des coutumes, des histoires qui leur sont attachées. Par exemple, l'oratoire de Saint-Michel à Falicon dans les Alpes-Maritimes a été érigé sur un espace où se trouvaient des pierres griffées, la population l'a demandé pour faire fuir le Diable qui aurait griffé ces pierres à l'entrée du village et le maintenir dans la montagne, d'où, non loin de là, la cime et le lac du Diable.

¹ Tillon (J.), Hainaut (D.), Les charbonnières de l'Estérel. In *Bulletin de la Société d'histoire de Fréjus et de sa région*, 2012, 13, p. 39.

Au début, l'oratoire était un simple cairn surmonté d'une croix de bois ou des « pierres levées » portant des sculptures naïves. Au cours du temps des édifices plus élaborés ont fait leur apparition, allant d'une simple niche dans un mur ou dans une anfractuosité de rocher jusqu'à des constructions toujours de taille modeste mais de styles très variés, en forme de lanterne, de maisonnette, de pyramide, de colonne, de tourelle, de croix... La date de construction d'un oratoire est difficile à déterminer, en général elle est inscrite sur la pierre basale donc souvent inaccessible. Cependant, pour qu'un oratoire soit décrété comme tel, il faut qu'il ait été bénit, donc il en reste des traces dans les registres de l' glise. Les vocables les plus souvent rencontrés sont « Notre-Dame de... » suivi du nom du lieu où il se trouve, ou « Saint-Roch » placé en général en bas du village et « Notre-Dame de la Garde » placé en général en haut du village ; on trouve aussi de très nombreux « Saint-Joseph » et Saint-Antoine ». Quelques oratoires ont été transformés par les municipalités en monuments aux morts.

L'oratoire de Guérin   Saint-Raphaël a été démoli en 2014. Il faillit bel et bien disparaître, sur l'argument qu'il délimitait la commune par rapport à Fréjus, il a été reconstruit au même endroit et à l'identique.

Conférence du 6 avril 2016 de M. Grégory GAUCHER :

La nécropole romaine de Saint-Lambert – Sainte-Croix   Fréjus

La conférence est illustrée par un diaporama présentant des plans et des photos des fouilles effectuées, ainsi que celles des objets trouvés lors de ces fouilles.

Les Romains plaçaient leurs défunts à l'entrée des villes, le long des voies. La nécropole romaine Saint-Lambert – Sainte-Croix correspond donc aux quartiers éponymes ; des fouilles ont été réalisées par trois fois de part et d'autre de la route.

Lors des fouilles réalisées en 1983 à l'emplacement du super marché Casino, 272 tombes ont été répertoriées, les cendres des corps incinérés étaient contenues dans des urnes. Elles ont été datées du I^{er} siècle avant J-C jusqu'au II^e siècle après J-C. Des inhumations simples ont été trouvées ainsi que 61 tombes d'enfants toutes regroupées. Des murs qui dessinent des enclos ont été mis en évidence, ils pourraient définir des lieux spécifiques pour une même famille, certains évoquent des traces d'édifices dont un carré de 9 m de côté qui pourrait être un mausolée. L'ensemble du site semble structuré par une voie de circulation.

Lors des fouilles de 2006, effectuées plus près du carrefour, 80 tombes ont été répertoriées contenant pour une grande partie une urne d'incinération, mais on trouve aussi des buchers funéraires, fosses creusées qui présentent toutes les caractéristiques d'une incinération, les parois étant « rubéfiées ».

Lors des dernières fouilles en 2015, plus proches de la ville, le long de la route sous l'aqueduc, plusieurs enclos ont été trouvés ainsi que les restes d'un monument et des niveaux de voies de circulation, le tout postérieur à l'installation de l'aqueduc.

Jeudi 19 mai 2016 : Saint-Tropez. Ses diverses fortifications (XV^e - XVII^e siècles), visite commentée par Laurent PAVLIDIS (compte rendu de Marie-Ève Payen-Faucher)

Visite fort intéressante, en compagnie du responsable et médiateur du musée d'histoire maritime de la Citadelle de Saint-Tropez.

Au Moyen âge, le village de Saint-Tropez et ses 300 habitants dépendent du baron de Grimaud, seigneur de toutes les terres du Golfe. Le site est déclaré abandonné en 1407, victime des fléaux de l'époque tels que la peste, les famines ou la guerre.

Ce n'est qu'en 1470 que la presqu'île prit une importance stratégique avec Jean de Cossa, grand sénéchal du roi René, et amiral de la flotte provençale dont le port principal était Marseille. Les objectifs étaient : repeupler le lieu, lutter contre les incursions musulmanes, améliorer l'artillerie avec des boulets métalliques, plus chers. L'activité agricole ne suffisait pas, il fallait développer le commerce. De plus, le roi René, qui avait des terres en Italie, avait besoin d'escales et de ports refuges. Un gentilhomme de Gênes, militaire, Raphaël de Garezzio s'engage, de 1470 à 1479, à reconstruire le village, à le développer et à défendre tout le littoral de Sainte-Maxime à Cavalaire. Il s'y installe, avec des familles génoises et provençales. Le site est idéal car il y a de l'eau partout (nappes phréatiques, sources, rivière souterraine). Les richesses provenaient de l'agriculture (blé), de la pêche salée, des constructions de barques, du cabotage (pour le vin), du bois de chauffage et du liège, puis de la pêche de corail rouge. La protection de ce port de pêche et de commerce est assurée par des défenses qui montrent encore de nos jours les différentes solutions mises en œuvre par les Troupés pour y installer des canons.

Première solution : 1522. Un "boulevard", terme hollandais qui désigne la plateforme d'une artillerie placée devant un rempart, comme "**la Tour Vieille**". Plus tard, ces ouvrages devenus inutiles sont détruits et laissent la place à des axes de circulations qui conservent le terme de boulevard comme nom. Cette solution pallie l'étroitesse des remparts médiévaux qui empêche l'installation de canons.

Malgré ses défenses, la ville est pillée trois fois par les troupes venues d'Italie.

Deuxième solution : 1530-1540 : Sur le port : "**le Torrione**" (c'est la tour du Portalet) est une tour d'artillerie qui intègre pour la première fois l'artillerie dès sa conception. Construite sur le rocher stable, elle a deux niveaux : l'un est casematé et un l'autre sur la terrasse. Avec les boulets métalliques, il fallait du recul pour tirer ; la portée du tir est de 300 mètres et plus. En 1550, on rajoute des barbicanes avec deux canons sud-nord. En 1534, l'enceinte est bastionnée. Le périmètre est agrandi pour une ville forte.

À la fin du XVI^e siècle, il y a 4 000 habitants. C'était le plus gros port de commerce de la région entre Antibes et Toulon. Sa superficie était de 4 hectares, avec 3 à 5 mètres de profondeur. Les bateaux avaient de 20 à 40 mètres de long avec deux ou trois mâts.

Troisième solution et extension : 1537-1564 : la tour Jarlier. Ce bastion dont la forme (un pique) est d'origine italienne (début XVI^e, théorisé par Léonard de Vinci et construit vers 1530 à Vérone par un autre architecte). En 1540 François I^{er} fait bastionner les frontières du royaume avec la Savoie (à Saint-Paul-de-Vence, en 1550, construit par Jean de Renaud Saint-Rémy). Vers 1562-1564, tour et porte de la **Poissonnerie** sont construites.

1589 : premières fortifications sur "les collines des moulins".

Quatrième solution : 1602-1630 : la Citadelle. Henri IV donne les moyens pour défendre toute la France. Il a fait construire le donjon par Raymond de Bonnefons, ingénieur du roi en charge des fortifications provençales ; il protège ces fortifications royales par des zones de servitude qui interdisent aux Troupés de construire trop près de la Citadelle. Le donjon, tour hexagonale, est un bâtiment massif de 600 m² autour d'une cour centrale avec un puits citerne de 6 mètres de profondeur avec gargouilles. Entouré d'un rempart à créneaux avec trois tourelles, il est opérationnel dès 1607. Son fils Jean continuera les travaux de cette citadelle "pré-Vauban".

1633. Les ingénieurs améliorent le dispositif de défense en construisant une vaste enceinte remparée qui enclot tout le sommet de la colline : rempart bastionné en forme d'étoile irrégulière d'une hauteur de 8 mètres avec douves, contrescarpes et glacis en pente douce.

Le donjon : au rez-de-chaussée se trouve la zone de travail (forge, menuiserie, etc.), à l'étage six logements, et sur la terrasse se trouve le niveau où l'on peut disposer de l'artillerie.

La garnison comptait une cinquantaine d'hommes ; elle était renforcée en temps de guerre. Un canon nécessitait entre 10 et 15 servants pour avoir une cadence de tir d'un coup toutes les 6 à 8 minutes. La portée de tir était d'environ 600 mètres.

Au milieu du XVII^e siècle, le jeune Louis XIV subit une grave guerre civile de la part de la haute noblesse qui refuse de perdre du pouvoir. Le roi voulait le pouvoir sur la province – c'est l'absolutisme royal –, la défense est régaliennne. Il demande des maquettes de ce qui a été fait. À la fin du XVII^e siècle, le littoral est sécurisé grâce à son action. Louis XIV a négocié un traité de paix pour le commerce.

En 1839, le rempart de la ville est supprimé. En 1921, le donjon est classé monument historique ; en 1990, ce sera l'enceinte de la contrescarpe et en 1995 l'enceinte. En 1958, la Citadelle est transformée en musée maritime, et en 2013 elle devient musée d'histoire maritime tropézienne.

Conférence du 2 juin 2016 de Mme Marie-Ève PAYEN-FAUCHER :

La lumière dans les vitraux de l'Est Varois

La conférence s'appuie sur un diaporama qui présente un large panel de photos des vitraux qui ornent églises et chapelles de l'Est varois. La conférence débute par quelques notions sur l'histoire du verre et des vitraux, puis se poursuit par un commentaire de chaque photo que je ne peux bien évidemment transcrire ici.

Notre conférencière, dont la mère était maître verrier et dont le père travaillait aux Monuments historiques s'est intéressée très tôt à l'art des vitraux.

Le verre est le résultat de la fusion à 1 500 degrés d'un sable de silice (deux tiers de proportion) mélangé à un « fondant », en général un silicate de soude. Il est connu depuis bien longtemps, un collier de perles de verre daté de plus de 5 000 ans en atteste. C'est au I^{er} siècle après J-C qu'on invente le verre soufflé à la canne pour en faire des volumes creux. Le vitrail est une composition de pièces de verre assemblées par des baguettes de plomb. Le plus vieux vitrail date du IX^e siècle, il se trouve à Strasbourg et représente le visage du Christ.

La lumière qui traverse le vitrail et se projette sur le sol de l'église est une lumière remplie d'images, elle est aussi, par sa douceur colorée, l'incarnation de la présence divine. Le vitrail se lit comme un livre, il enseigne la Bible aux paroissiens tout en les aidant par la lumière et les couleurs à élever leur âme. Les vitraux peints vont permettre aux artistes de plus nombreuses nuances, mais la lumière s'en trouve un peu atténuée. Le déclin des vitraux va s'amorcer au XVII^e siècle avec l'agrandissement des fenêtres dans les nouvelles constructions d'édifices religieux.